



I

Au cinéma

IL y a dans l'église paroissiale de Lourdes, au fond de la chapelle de gauche, une statue de Bernadette qu'on va rarement voir parce qu'elle est loin des sanctuaires. Bernadette est debout dans ses habits de paysanne, les mains croisées sur ce qu'on devine être son chapelet. Quoique le visage ne ressemble pas précisément à celui des photos, toute son attitude résume bien son mystère et lui donne, dans la pierre, une sorte de regard. Elle semble rester à distance mais veiller sur nous comme elle veillait sur les siens depuis son cloître de Nevers. On songe devant elle à ces vers de Paul de Roux :

Il y a toujours chez un homme quelque chose
que l'on ne voit pas :
plus elle est forte, plus on est retenu.



Bernadette n'occupe guère de place à Lourdes ; j'y suis venu pendant des années au moment de la Toussaint sans la remarquer. C'est Marie qu'on vient voir, qu'on vient prier ; c'est elle qui nous accueille pour nous conduire à son fils. Sa statue dans la Grotte est éclairée jour et nuit. Bernadette n'est que la messagère et elle s'est effacée sitôt sa mission accomplie. Quand je l'ai « rencontrée », on n'avait pas encore balisé son itinéraire dans la ville, du « cachot » à l'hospice en passant par le moulin de Boly. Il a fallu que j'entre dans un cinéma pour la connaître – un petit cinéma où l'on ne passait que deux films : *Bernadette* (l'histoire des apparitions) et *La passion de Bernadette* (sa vie à Nevers). Nous n'étions pas nombreux dans la salle, cinq ou six, si je me souviens bien. Je suis sorti du cinéma en pleurant à chaudes larmes – ce qui ne m'était pas arrivé depuis mort de mon père. J'aurais pu m'écrier (on pardonnera l'outrecuidance de ce parallèle) comme Edith Stein après avoir lu la vie de Thérèse d'Ávila : « Là est la vérité » ou « Là est la vraie beauté ». La tradition spirituelle nous dit que ces larmes sont un don. Quel cadeau avais-je reçu ? Quel rayon me touchait à travers ce vitrail ? Edith Stein est entrée au Carmel. Je n'ai pas changé de vie mais j'ai retrouvé le chemin profond qui traversait la mienne. Fanchon, ma femme, avait été monitrice

dans une colonie de vacances à Lézignan, un village près de Lourdes où elle emmenait les enfants de sa paroisse bordelaise. Bernadette aussi animait les récréations de la petite classe à l'hospice de Lourdes. Leurs caractères se ressemblent un peu : une gaieté, une franchise et en même temps une réserve qui attire les confidences, comme celles que Bernadette recevait des jeunes sœurs novices à Nevers.

Restent ces larmes mystérieuses. Je crois qu'elles marquaient justement l'initiation à un mystère qui est celui de Bernadette, certes, mais aussi le mien et celui de chacun. Bernadette a vu ce que les autres petites filles, la première fois, au bord du Gave, puis la foule rassemblée autour d'elle devant la Grotte, ne voyaient pas. Son regard en a toujours gardé une sorte de reflet. « Je ne sais pas ce que tu vois, disait le docteur Dozous, mais maintenant je crois que tu vois quelque chose. » Dans ce qu'elle a vu et entendu, la plus grande part nous était destinée : « Allez boire à la fontaine et vous y laver » ; « Allez dire aux prêtres qu'on vienne ici en procession et qu'on y bâtit une chapelle. » Une part était pour elle seule. Bernadette impressionne à la fois par la fidélité avec laquelle elle a transmis ce qu'elle avait mission d'annoncer – toujours prête à refaire, malgré sa lassitude, le récit des apparitions – et la fermeté,

tantôt rude, tantôt malicieuse, avec laquelle elle a gardé les secrets qu'elle devait taire. Lorsqu'on lui pose la question : « Si le Pape voulait connaître les secrets, les dirais-tu? », elle ne se laisse pas ébranler : « La Sainte Vierge m'a demandé de ne le dire à personne et le Pape est une personne. »

Paul écrit dans sa Deuxième épître aux Corinthiens que nous portons un trésor dans des vases d'argile (2 Corinthiens 4, 7). Bernadette en a conscience plus que tout autre mais, quand elle porte l'eau de la source, son vase à elle ne fuit pas... Du dépôt qui lui avait été confié, elle n'a jamais tiré aucun avantage. Elle a refusé avec la dernière énergie l'argent qu'on voulait charitablement lui glisser dans la main (« Je veux rester pauvre », disait-elle) ; elle n'a jamais cru que son élection était due à un mérite de sa part : « Si la Sainte Vierge m'a choisie, c'est parce que j'étais la plus ignorante. Si elle en avait trouvé une plus ignorante que moi, elle l'aurait choisie. » Une fois sa mission terminée à Lourdes, elle n'a songé qu'à « se cacher » – ce qu'elle a fait pendant dix-huit ans derrière les murs de la Charité de Nevers.

C'est ainsi que le Mystère a pu grandir en elle – et il ne peut grandir qu'en prenant la place que nous lui laissons : « Il faut qu'il croisse et que je diminue », disait Jean-Baptiste, et l'une des prières que Bernadette a recopiées dans son carnet

de notes intimes demandait : « Croissez, Jésus, croissez en moi, dans mon cœur, mon esprit, mon imagination, mes sens... » Si Bernadette est mystérieuse, ce n'est pas d'abord parce qu'elle a quelque chose à cacher, mais parce que le Mystère a pris en elle toute sa place. Il n'a pas effacé sa gaieté, sa franchise, ni même sa susceptibilité – elle se plaignait, d'ailleurs, d'avoir toujours à lutter contre celle-ci ; la lumière ne change pas la couleur du vitrail. Mais Bernadette s'est laissé peu à peu habiter par ce qu'elle avait vu, reçu, compris. En ce sens, comme le dira l'abbé Pomian, « la meilleure preuve de l'Apparition, c'est Bernadette elle-même ».

Il y avait une grande admiration dans les larmes qui coulaient à la sortie du cinéma. Mais c'était plus que l'exaltation ressentie pendant un film ou au théâtre devant un personnage héroïque. Le Mystère demandait aussi – timidement, de l'intérieur – que je commence à mon tour à lui faire une place. À la fin de sa vie, l'angoisse se mêlait chez Bernadette aux souffrances physiques. Le motif nous en paraît étrange quand nous voyons sa vie exemplaire : « J'ai peur, disait-elle... J'ai reçu tant de grâces et j'en ai si peu profité. » Cette disproportion qui la torturait, j'aurais dû en souffrir aussi, à ma mesure. L'aveu de Bernadette était en tout cas un appel à ne plus étouffer ce